

Un vestige du culte phallique.
La danse du Serpent
à Luang-Prabang

PAR

M. le D^r Jeanselme.

Elle fait partie des réjouissances publiques, et surtout des enterrements qui, au Laos, sont l'occasion de fêtes où la gaité se donne libre cours.

Au premier tableau, trois ou quatre vieilles mégères accompagnées d'un homme (qui, en l'espèce, est un médicastre) dansent une sorte de pas rythmé où les bras prennent autant de part que les jambes. Ils tournent en cercle autour d'un panier rempli de feuillages. De temps à autre de légers frémissements agitent la masse verte, et aussitôt les acteurs s'écartent en poussant des cris d'effroi. Puis, ils reprennent leur sarabande. Les femmes, vaincues par la curiosité, s'approchent du panier, reculent, enfin s'enhardissent jusqu'à le toucher. Sur-le-champ, la tête d'un serpent actionné par un enfant caché dans le panier émerge au-dessus des feuilles. Nouveaux cris de terreur. Mais l'incorrigible curiosité attire toujours les femmes vers le mystérieux panier et le même jeu de scène se répète à plusieurs reprises. L'une des vieilles sorcières finit par être piquée par le serpent et tombe à terre. Elle est morte!...

Deuxième tableau. — Le médicastre se prodigue, il applique la main sur la région du cœur, il tâte le pouls, et fait signe qu'il ne bat plus. Il entr'ouvre les paupières, il soulève le corps, les membres sont ballants. La femme est bien morte. Il s'agit de la ressusciter.

C'est le sujet du troisième tableau. — Notre homme tire de sa musette une fleur de bananier (qui, en raison de sa forme, symbolise le sexe féminin), et un jeu de six à huit phallus de diverses tailles, mais tous d'énorme encolure. Ces objets, de première nécessité, sont bien conditionnés, artistement peints et d'un réalisme à faire rougir une demi-vierge. Une des commères verse un peu d'alcool de riz sur la fleur de bananier excavée en cupule. Notre médecin s'armant d'un phallus opère sur cette coupe improvisée une vigoureuse friction. Le breuvage ainsi préparé est entonné à la morte. En plusieurs fois, le cadavre avale ainsi, sans broncher, près d'un litre d'alcool de riz. Mais que n'avalerait pas une Laotienne ! Entre temps, médecins et commères donnent de nombreuses accolades à la jarre d'alcool pour se donner du courage. Dans le feu de l'action souvent, l'un des acteurs saisit un phallus et le met sous le nez de son partenaire, qui recule aussitôt pris d'un accès d'éternuement interminable. Cette scène dure plus ou moins longtemps, suivant l'entrain et la générosité des spectateurs, qui jettent de la menue monnaie aux acteurs.

Finalement le médecin reconnaît l'impuissance de sa singulière potion et va recourir à une thérapeutique plus active. Il dispose les phallus par rang de taille, en commençant par les plus grêles. Successivement il en essaye le mérite, j'allais dire la vertu, en les introduisant dans l'habitat qui leur est destiné par les causes finales. Les premiers sont de nul effet, les seconds font tressaillir la morte qui s'étire voluptueusement dans une pose alanguie ; enfin le gros calibre

ressuscite la morte qui d'un bond saute sur ses pieds. Inutile de dire que cette scène n'est que mimée. Les phallus sont passés sous la jupe relevée jusqu'à la racine des cuisses. Il n'y a pas intromission. Heureusement, grands Dieux!...

Quelle peut être l'origine de cette singulière cérémonie qui se transmet d'âge en âge? Les Laotiens l'ignorent. Je ne crois pas — ce qui peut paraître paradoxal au lecteur — que ce spectacle soit obscène dans son principe. Peut-être avait-il autrefois un caractère rituel et était-il destiné à représenter d'une manière concrète la toute-puissance de l'organe mâle, symbole de la vie, présidant aux transmigrations ou incarnations successives.

Toujours est-il qu'actuellement cette cérémonie est encore en grand honneur au Laos et elle a figuré en bonne place parmi les réjouissances offertes au peuple lors des funérailles du défunt roi. Il n'est pas de mauvais ton d'y assister. Parmi la foule qui se presse autour des acteurs, je remarque des vieillards, des bonzes, des femmes mariées, des jeunes filles, des enfants. Ce spectacle semble fort naturel et je crois que la plupart des assistants se retirent sans être sous le coup d'une pensée de luxure. Cependant, quand approche la scène décisive, on voit les jeunes filles s'éclipser, mais plus d'une ne s'éloigne qu'à regret en contemplant le dénouement, l'œil allumé et les joues roses, derrière l'épaule de leur grand frère ou de leur fiancé. Elles voudraient bien voir sans être vues. Quant aux enfants des deux sexes, il est manifeste que, jusqu'à l'âge de 10 à 12 ans, ils ne comprennent rien aux gestes les plus significatifs. Je vois encore, en souvenir, un gamin d'une dizaine d'années regardant de ses grands yeux d'inconscient les énormes phallus s'engouffrant sous la jupe de la morte.

Chaque année, à Luang-Prabang, on promène en grande pompe un immense phallus. Il semble tout naturel de suivre cette procession et d'y prendre part. A Luang-Prabang également, à Kong et probablement en d'autres lieux du Laos, une fois l'an, les jeunes gens façonnent des jouets en bois représentant un homme et une femme ; par un jeu de ficelles habilement tirées, les pantins entrent en action et s'accouplent (1).

(1) Conf. ce que dit HÉRODOTE, Euterpe, livre II : « Les Egyptiens célèbrent le reste de la fête de Bacchus... à peu près de la même manière que les Grecs ; mais au lieu de phallus, ils ont inventé des figures d'environ une coudée de haut, qu'on fait mouvoir par le moyen d'une corde. Les femmes portent dans les bourgs et les villes ces figures, dont le membre viril n'est guère moins grand que le reste du corps qu'elles font remuer. Un joueur de flûte marche en tête, elles le suivent en chantant les louanges de Bacchus. Mais pourquoi ces figures ont-elles le membre viril d'une grandeur si peu proportionnée, et pourquoi ne remuent-elles que cette partie ? On raconte à ce sujet une légende sacrée. »